

ÉTONNANT *iss!mes*

NANTAS

Zola



Extrait de la publication

Flammarion

NANTAS

Zola

Acculé par la misère et brûlant d'ambition, un jeune homme accepte le pacte que lui propose une entremetteuse : qu'il épouse Flavie Danvilliers, reconnaisse l'enfant illégitime qu'elle porte, et l'argent de cette fille de baron est à lui ! Pour prix de sa fortune, il doit aussi s'engager à ne jamais avoir de relation amoureuse avec elle. Mais, au terme d'une ascension sociale fulgurante, Nantas éprouve le plus grand désarroi. Que peut la réussite matérielle au bonheur d'un homme, face à la toute-puissance de l'amour ?

Dans « Madame Neigeon », un jeune noble de province se laisse bercer par la promesse d'un adultère avec l'épouse d'un sous-secrétaire d'État.

Ici, ce sont les **femmes** qui, loin des arcanes du pouvoir, trament le fil des **fortunes** et des **carrières**...



ÉTONNANT *iss!mes*

ZOLA

Nantas

suivi de

Madame Neigeon

Présentation et cahier photos par ANNE PRINCEN

**Du même auteur
dans la série Étonnantissimes**

Comment on se marie
Les Coquillages de monsieur Chabre

Zola, ou le pouvoir des femmes

Au XIX^e siècle, dans le roman d'éducation, les rôles sont immuables : aux hommes les conquêtes et la mobilité, aux femmes la préservation de l'ordre et des institutions qui en sont garantes (les salons, le mariage, la famille...). Balzac est le grand promoteur de cette partition sous la Restauration et la monarchie de Juillet. Le premier, il révèle le rôle indirect que joue la femme dans l'organisation politique et sociale. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'épouse devient un conseiller de carrière et la maîtresse de maison un relais d'influence. Qui souhaite réussir doit ménager l'une et l'autre. En adaptant ce sujet au format de la nouvelle, Zola propose une véritable périodisation historique de cette question morale. Dans « Nantas », l'arrivisme volontaire du Second Empire laisse encore place au miracle de l'amour alors que, dans « Madame Neigeon », qui se déroule au début de la III^e République, l'affairisme politique ne fait aucune concession aux sentiments.

Le salon, laboratoire de civilisation

Du début du XVII^e siècle à la Restauration, les hôtesse de salons prestigieux marquent de leur empreinte la vie sociale et

intellectuelle française. Au Grand Siècle, la marquise de Rambouillet et Madeleine de Scudéry favorisent ce raffinement moral qu'on nomme la préciosité¹. Les rapports entre hommes et femmes en sont durablement modifiés. À l'époque des Lumières, apogée de la culture de salon, l'hospitalité féminine se tourne résolument vers les idées philosophiques. Mme du Deffand et Mme du Châtelet donnent alors brillamment la réplique aux encyclopédistes de leur temps. Après la Révolution, les salons deviennent les chambres d'échos de soubresauts de la politique moderne. Mme de Staël, qui a défendu les idéaux révolutionnaires, est en butte à l'hostilité de l'empereur Napoléon I^{er} et contrainte à l'exil, tandis que Mme Récamier accueille la résurgence royaliste sous la Restauration. Mais ce rayonnement féminin, qui marie le savoir et la vie sociale, semble éclipsé par l'alternance brutale des régimes politiques dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Lieu de partage des idées, de liberté intellectuelle, le salon devient alors tout au plus une coterie politique ou une retraite mondaine où l'entre-soi l'emporte sur l'ouverture d'esprit². Le « Tout-Paris », cette société élégante et frivole, triomphe des ambitions intellectuelles des grandes salonniers et met à mal une tradition d'esprit critique héritée de l'Ancien Régime.

1. Mouvement culturel et littéraire du début du XVII^e siècle, caractérisé par un langage recherché, l'élégance des manières et l'expression de sentiments idéalisés.

2. Par exemple, les « mercredis » de la princesse Mathilde, pendant le Second Empire, orchestrent la propagande du régime de Napoléon III tout en accueillant les plus prestigieux hommes de lettres, journalistes et savants de leur temps. Tout comme les salons diplomatiques, très en vogue à l'époque, ils entretiennent la complaisance des élites.

Les mentors de boudoirs : une invention balzacienne

Détrônée par les académies et les sociétés d'écrivains, l'influence des femmes décline alors dans le monde des lettres. Mais la nouvelle donne politique, que règlent les intérêts des classes sociales, leur offre un emploi inédit : elles deviennent un rouage de la mécanique des ambitions masculines. Au côté de la presse, il faut désormais compter avec ce relais de l'opinion qu'est la maîtresse de maison ou l'hôtesse en vue. Loin des arcanes du pouvoir, en sous-main, les femmes, telles des Parques modernes, trament le fil des fortunes et des carrières. *La Comédie humaine* d'Honoré de Balzac offre à elle seule une galerie de portraits de ces influentes qui, dès la Restauration ou la monarchie de Juillet, font et défont la gloire de leurs champions dans la sphère mondaine et privée. Dans *Le Lys dans la vallée* (1835), Mme de Mortsauf adresse ainsi une longue lettre à Félix de Vandenesse qui le guide sûrement aux plus hauts échelons de la carrière politique. Dans *Le Père Goriot* (1834-1835), c'est Delphine de Beauséant, une Parisienne désabusée, qui donne à son cousin Eugène de Rastignac des directives, moins idéalistes mais tout aussi efficaces. Dans *Illusions perdues* (1837-1843), Mme de Bargeton, en muse de province, veille aux destinées du poète Lucien de Rubempré, qu'elle a pris sous son aile malgré ses origines roturières, avant de le répudier à Paris pour de plus nobles conquêtes. Conseillères aguerries qui mènent leur protégé de l'ombre à la lumière, ces figures sont un archétype du roman de formation. Mentors en grand décolleté et jupes à crinoline, elles prodiguent leurs leçons dans un boudoir, à l'écart des honneurs du

monde, ou livrent leurs commandements dans des lettres qui servent de bibles à leurs destinataires.

Provinciale ou parisienne, frivole ou fidèle, rompue à la corruption du monde ou retirée de ses turpitudes, l'égérie balzacienne se décline en différents avatars. Qu'elle soit la maîtresse du héros, sa mère de substitution ou tout simplement un membre bienveillant de sa parentèle, elle témoigne toujours d'une grande intelligence et se révèle d'une précieuse utilité sociale. À travers elle, Balzac, l'écrivain qui voulait « faire concurrence à l'État civil », rend hommage à toutes les femmes qui ont su assouplir le musellement politique auquel les avait contraintes le Code Napoléon¹, et se faire une place dans leur époque envers et contre tout.

Maupassant ou le cynisme des sexes

Cinquante ans plus tard, en passant du réalisme au naturalisme, la femme d'influence devient plus ambiguë. Chez Maupassant, son appui ne peut se concevoir hors de l'union conjugale, envisagée comme une monnaie d'échange, et le mariage d'intérêt s'affiche en lieu et place des alliances discrètes qui se nouaient dans les ruelles² ou les alcôves. Dans *Bel-Ami* (1885), dès que son bienfaiteur Charles Forestier est décédé, Georges Duroy épouse sa jeune veuve, Madeleine. C'est elle qui a signé les articles à succès de son défunt mari

1. En 1804, le Code civil ou Code Napoléon avait privé les femmes mariées de droits juridiques.

2. Espaces situés à côté du lit, dans la chambre à coucher, où les dames de qualité recevaient des personnes de leur entourage et entretenaient avec elles des conversations, au XVII^e siècle.

et l'ambitieux pressent qu'il pourra à son tour tirer parti de ses dons de plume pour mener sa carrière de journaliste. En vertu de leurs intérêts mutuels, l'arrivisme masculin achète ici le talent féminin contre une union de façade. Les intrigues relatives au mariage d'intérêt et aux chasseurs de dot ne sont pas nouvelles dans les romans du XIX^e siècle, loin s'en faut, mais Maupassant est sans doute le premier à révéler crûment cette collusion affairiste entre les ambitions professionnelles des hommes et la soif de liberté émancipatrice des femmes. Sur fond de scandales politico-financiers entre journalistes et hommes d'affaires, il dénonce la perversion des mœurs amoureuses et du mariage dans la haute bourgeoisie parisienne.

Zola ou l'emprise cachée des femmes en politique

Quelques années plus tôt, Zola a éclairé de façon originale cette question du pouvoir des femmes dans l'élite mondaine. Destinées initialement au *Messenger de l'Europe*¹, et réunies en 1884 dans le recueil *Naïs Micoulin*, « Nantas » et « Madame Neigeon », les deux nouvelles de notre édition, forment un diptyque contrasté sur le mariage arrangé et le rôle d'agent social que jouent les femmes. Situés respectivement sous le Second Empire et pendant les premières années de la République qui lui succède, ces deux récits illustrent les revanches que les femmes du monde prennent sur l'exercice

1. Revue de Saint-Petersbourg à laquelle Zola, de 1875 à 1880, livra une correspondance mensuelle destinée à fournir au public russe des reportages sur la société française, sous forme de chroniques ou de fictions dramatiques.

réel de la politique. Ces textes mettent les hommes aux prises avec une morale ou une intelligence qui leur est supérieure.

Ou comment guérir du culte de la force et de l'ambition

Mélodrame en cinq actes, « Nantas » réaffirme la toute-puissance de l'amour face à la réussite sociale et matérielle. Dans une intrigue proche de *La Curée* (1872), l'auteur des *Rougon-Macquart* imagine « l'aventure d'un gaillard, brûlé d'ambition et écrasé de misère, qui [vend] son nom à la fille séduite d'un riche magistrat, en s'engageant à ne jamais faire usage de ses droits conjugaux, et qui, plus tard, arrivé au faite de la fortune et des honneurs, tombé amoureux fou de sa femme, sanglot[e] de douleur et d'impuissance, parce qu'elle se refus[e] à lui, méprisante ¹ ». L'arrangement conjugal prend ici des allures de pacte avec le diable que sanctionne une damnation éternelle, et la société tout entière est corrompue par l'appât du gain et par la manie du profit. La réussite de Nantas, bientôt ministre de Napoléon III, est aussi foudroyante que la révélation de son désarroi existentiel. *In extremis*, un coup de théâtre assurera la rédemption spirituelle du héros. Et la tentation est forte, alors, de lire dans la trajectoire de Nantas l'allégorie idéalisée d'un Second Empire qui n'aurait pas fondé sa conception du bonheur sur la seule fortune des ambitions politiques ou matérielles.

1. Préface de *Renée* (Charpentier, 1887), pièce de théâtre écrite en 1880 et créée en 1887, qui s'inspire de *La Curée* et de « Nantas ».

Le revers de la galanterie...

De tonalité plus légère, « Madame Neigeon » présente elle aussi une dimension nettement politique. Au début de la III^e République, cette comédie douce-amère met en scène un aristocrate provincial fraîchement débarqué à Paris, Georges de Vaugelade, que sa tante entreprend de caser dans la haute administration en dépit de ses convictions royalistes. Le jeune homme, dont la prétentieuse naïveté n'a d'égale que la frivolité, répugne à user d'intercesseurs féminins pour conquérir un poste. Il préfère se laisser bercer par la promesse d'un adultère avec l'épouse d'un sous-secrétaire d'État. Mais les encouragements galants qu'il perçoit de la part de Mme Neigeon, l'épouse en question, sont difficiles à démêler. Frôlements de jupe et œillades complices doivent-ils être mis sur le compte d'une liberté de Parisienne ou d'une coquetterie de séductrice ? Occasion d'aligner des tableaux de la vie mondaine, des réceptions aux courses hippiques en passant par les salons de peinture et les théâtres parisiens, la nouvelle livre en douce une vision sans concession du régime républicain. La futilité de sa jeunesse et la médiocrité des hommes politiques sont rachetées seulement par l'intelligence des femmes. Mais, sous couvert de vertu imprenable et de fidélité conjugale, ces dernières sont de rouées politiciennes qui contribuent à la duplicité de leur époque.

Méfions-nous, comme nous y invite Huysmans, de la bonhomie apparente de ces nouvelles et ne nous laissons pas divertir par le mélodrame ou par la légèreté galante du texte, « car un bon petit coin de saleté humaine perce de temps à autre, avec une parfaite tranquillité de constatation qui est

Extrait de la publication

loin d'être sans charme¹ ». Entre l'hommage balzacien et la satire de Maupassant, Zola pose les jalons d'un réalisme ambigu qui incarne dans ses figures féminines les grandeurs et les vicissitudes politiques de son temps.

1. J.-K. Huysmans, *Écrits sur l'art : 1867-1905*, Bartillat, 2006.

Nantas
suivi de
Madame Neigeon

Nantas

I

La chambre que Nantas habitait depuis son arrivée de Marseille se trouvait au dernier étage d'une maison de la rue de Lille, à côté de l'hôtel du baron Danvilliers, membre du Conseil d'État¹. Cette maison appartenait au baron, qui l'avait fait construire sur d'anciens communs². Nantas, en se penchant, pouvait apercevoir un coin du jardin de l'hôtel, où des arbres superbes jetaient leur ombre. Au-delà, par-dessus les cimes vertes, une échappée s'ouvrait sur Paris, on voyait la trouée de la Seine, les Tuileries³, le Louvre, l'enfilade des quais, toute une mer de toitures, jusqu'aux lointains perdus du Père-Lachaise⁴.

C'était une étroite chambre mansardée, avec une fenêtre taillée dans les ardoises. Nantas l'avait simplement meublée d'un lit, d'une table et d'une chaise. Il était descendu là, cherchant le bon marché, décidé à camper tant qu'il n'aurait pas trouvé une situation quelconque. Le papier sali, le plafond

1. Fondé par Napoléon Bonaparte en 1799, le Conseil d'État a pour rôle de conseiller le gouvernement français dans l'élaboration des projets de lois et des règlements d'administration publique.

2. Bâtiments réservés aux domestiques.

3. Résidence officielle de l'empereur Napoléon III.

4. Cimetière situé à l'est de Paris.

noir, la misère et la nudité de ce cabinet où il n'y avait pas de cheminée, ne le blessaient point. Depuis qu'il s'endormait en face du Louvre et des Tuileries, il se comparait à un général qui couche dans quelque misérable auberge, au bord d'une route, devant la ville riche et immense, qu'il doit prendre d'assaut le lendemain.

L'histoire de Nantas était courte. Fils d'un maçon de Marseille, il avait commencé ses études au lycée de cette ville, poussé par l'ambitieuse tendresse de sa mère, qui rêvait de faire de lui un monsieur. Les parents s'étaient saignés pour le mener jusqu'au baccalauréat.

Puis, la mère étant morte, Nantas dut accepter un petit emploi chez un négociant, où il traîna pendant douze années une vie dont la monotonie l'exaspérait. Il se serait enfui vingt fois, si son devoir de fils ne l'avait cloué à Marseille, près de son père tombé d'un échafaudage et devenu impotent. Maintenant, il devait suffire à tous les besoins. Mais un soir, en rentrant, il trouva le maçon mort, sa pipe encore chaude à côté de lui. Trois jours plus tard, il vendait les quatre nippes¹ du ménage, et partait pour Paris, avec deux cents francs dans sa poche.

Il y avait, chez Nantas, une ambition entêtée de fortune, qu'il tenait de sa mère. C'était un garçon de décision prompte, de volonté froide. Tout jeune, il disait être une force. On avait souvent ri de lui, lorsqu'il s'oubliait à faire des confidences et à répéter sa phrase favorite : « Je suis une force », phrase qui devenait comique, quand on le voyait avec sa mince redingote² noire, craquée aux épaules, et dont les

1. Vêtements pauvres.

2. Vêtement d'homme qui descend très en dessous de la taille.

manches lui remontaient au-dessus des poignets. Peu à peu, il s'était ainsi fait une religion de la force, ne voyant qu'elle dans le monde, convaincu que les forts sont quand même les victorieux. Selon lui, il suffisait de vouloir et de pouvoir. Le reste n'avait pas d'importance.

Le dimanche, lorsqu'il se promenait seul dans la banlieue brûlée de Marseille, il se sentait du génie ; au fond de son être, il y avait comme une impulsion instinctive qui le jetait en avant ; et il rentrait manger quelque platée de pommes de terre avec son père infirme, en se disant qu'un jour il saurait bien se tailler sa part, dans cette société où il n'était rien encore à trente ans. Ce n'était point une envie basse, un appétit des jouissances vulgaires ; c'était le sentiment très net d'une intelligence et d'une volonté qui, n'étant pas à leur place, entendaient monter tranquillement à cette place, par un besoin naturel de logique.

Dès qu'il toucha le pavé de Paris, Nantas crut qu'il lui suffirait d'allonger les mains, pour trouver une situation digne de lui. Le jour même, il se mit en campagne. On lui avait donné des lettres de recommandation, qu'il porta à leur adresse ; en outre, il frappa chez quelques compatriotes, espérant leur appui. Mais, au bout d'un mois, il n'avait obtenu aucun résultat : le moment était mauvais, disait-on ; ailleurs, on lui faisait des promesses qu'on ne tenait point. Cependant, sa petite bourse se vidait, il lui restait une vingtaine de francs, au plus. Et ce fut avec ces vingt francs qu'il dut vivre tout un mois encore, ne mangeant que du pain, battant¹ Paris du matin au soir, et revenant se coucher sans lumière, brisé de fatigue, toujours les mains vides. Il ne se

1. Parcourant sans but.

décourageait pas ; seulement, une sourde colère montait en lui. La destinée lui semblait illogique et injuste.

Un soir, Nantas rentra sans avoir mangé. La veille, il avait fini son dernier morceau de pain. Plus d'argent et pas un ami pour lui prêter vingt sous. La pluie était tombée toute la journée, une de ces pluies grises de Paris qui sont si froides. Un fleuve de boue coulait dans les rues. Nantas, trempé jusqu'aux os, était allé à Bercy, puis à Montmartre¹, où on lui avait indiqué des emplois ; mais, à Bercy, la place était prise, et l'on n'avait pas trouvé son écriture assez belle, à Montmartre. C'étaient ses deux dernières espérances. Il aurait accepté n'importe quoi, avec la certitude qu'il taillerait sa fortune dans la première situation venue. Il ne demandait d'abord que du pain, de quoi vivre à Paris, un terrain quelconque pour bâtir ensuite pierre à pierre. De Montmartre à la rue de Lille, il marcha lentement, le cœur noyé d'amertume. La pluie avait cessé, une foule affairée le bousculait sur les trottoirs. Il s'arrêta plusieurs minutes devant la boutique d'un changeur : cinq francs lui auraient peut-être suffi pour être un jour le maître de tout ce monde ; avec cinq francs on peut vivre huit jours, et en huit jours on fait bien des choses. Comme il rêvait ainsi, une voiture l'éclaboussa, il dut s'essuyer le front, qu'un jet de boue avait souffleté². Alors, il marcha plus vite, serrant les dents, pris d'une envie féroce de tomber à coups de poing sur la foule qui barrait les rues : cela l'aurait vengé de la bêtise du destin. Un omnibus faillit l'écraser, rue Richelieu. Au milieu de la place du Carrousel,

1. Communes annexées à la ville de Paris au cours du XIX^e siècle, Bercy et Montmartre sont des quartiers respectivement situés au sud-est et au nord de la capitale (voir p. 1 du cahier photos).

2. Cinglé, fouetté.

il jeta aux Tuileries un regard jaloux. Sur le pont des Saints-Pères, une petite fille bien mise l'obligea à s'écarter de son droit chemin, qu'il suivait avec la raideur d'un sanglier traqué par une meute ; et ce détour lui parut une suprême humiliation : jusqu'aux enfants qui l'empêchaient de passer ! Enfin, quand il se fut réfugié dans sa chambre, ainsi qu'une bête blessée revient mourir au gîte, il s'assit lourdement sur sa chaise, assommé, examinant son pantalon que la crotte avait raidi, et ses souliers éculés qui laissaient couler une mare sur le carreau.

Cette fois, c'était bien la fin. Nantas se demandait comment il se tuerait. Son orgueil restait debout, il jugeait que son suicide allait punir Paris. Être une force, sentir en soi une puissance, et ne pas trouver une personne qui vous devine, qui vous donne le premier écu dont vous avez besoin ! Cela lui semblait d'une sottise monstrueuse, son être entier se soulevait de colère. Puis, c'était en lui un immense regret, lorsque ses regards tombaient sur ses bras inutiles. Aucune besogne pourtant ne lui faisait peur ; du bout de son petit doigt, il aurait soulevé un monde ; et il demeurait là, rejeté dans son coin, réduit à l'impuissance, se dévorant comme un lion en cage. Mais, bientôt, il se calmait, il trouvait la mort plus grande. On lui avait conté, quand il était petit, l'histoire d'un inventeur qui, ayant construit une merveilleuse machine, la cassa un jour à coups de marteau, devant l'indifférence de la foule. Eh bien ! il était cet homme, il apportait en lui une force nouvelle, un mécanisme rare d'intelligence et de volonté, et il allait détruire cette machine, en se brisant le crâne sur le pavé de la rue.

Le soleil se couchait derrière les grands arbres de l'hôtel Danvilliers, un soleil d'automne dont les rayons d'or allumaient

les feuilles jaunies. Nantas se leva comme attiré par cet adieu de l'astre. Il allait mourir, il avait besoin de lumière. Un instant, il se pencha. Souvent, entre les masses des feuillages, au détour d'une allée, il avait aperçu une jeune fille blonde, très grande, marchant avec un orgueil princier. Il n'était point romanesque, il avait passé l'âge où les jeunes hommes rêvent, dans les mansardes, que des demoiselles du monde viennent leur apporter de grandes passions et de grandes fortunes. Pourtant, il arriva, à cette heure suprême du suicide, qu'il se rappela tout d'un coup cette belle fille blonde, si hautaine. Comment pouvait-elle se nommer ? Mais, au même instant, il serra les poings, car il ne sentait que de la haine pour les gens de cet hôtel dont les fenêtres entrouvertes lui laissaient apercevoir des coins de luxe sévère, et il murmura dans un élan de rage :

« Oh ! je me vendrais, je me vendrais, si l'on me donnait les premiers cent sous de ma fortune future ! »

Cette idée de se vendre l'occupa un moment. S'il y avait eu quelque part un Mont-de-Piété¹ où l'on prêtât sur la volonté et l'énergie, il serait allé s'y engager. Il imaginait des marchés, un homme politique venait l'acheter pour faire de lui un instrument, un banquier le prenait pour user à toute heure de son intelligence ; et il acceptait, ayant le dédain de l'honneur, se disant qu'il suffisait d'être fort et de triompher un jour. Puis, il eut un sourire. Est-ce qu'on trouve à se vendre ? Les coquins, qui guettent les occasions, crèvent de misère, sans mettre jamais la main sur un acheteur. Il craignit d'être lâche, il se dit qu'il inventait là des distractions. Et il

1. Organisme qui consent des prêts d'argent en contrepartie du dépôt d'un objet de valeur (prêt sur gage).

« Maintenant, je reviens à notre marché. Comme je suis très honnête, je paie mes dettes... Tenez, voici votre nomination de secrétaire d'ambassade. Je l'ai reçue hier soir. »

Et, voyant que j'hésitais à prendre l'enveloppe qu'elle me tendait :

« Mais, s'est-elle écriée avec une pointe d'ironie, il me semble qu'à présent vous pouvez bien être l'obligé de mon mari. »

Tel a été le dénouement de ma première aventure. Lorsque nous sommes sortis du berceau, Félix se trouvait sur la terrasse, avec Gaucheraud et Berthe. Il a pincé les lèvres, en me voyant venir, ma nomination à la main. Sans doute il était au courant de tout, et il se moquait de moi. Je l'ai pris à l'écart pour lui reprocher amèrement de m'avoir laissé commettre une pareille faute ; mais il m'a répondu que l'expérience seule formait la jeunesse ; et, comme je lui désignais d'un signe Berthe qui marchait devant nous, l'interrogeant aussi sur celle-là, il a eu un haussement d'épaules, d'une signification fort claire. Les choses étant ainsi, je dois avouer que, malgré tout, je ne comprends pas encore très bien l'étrange morale du monde, où les femmes les plus honnêtes montrent des complaisances singulières.

Ce qui m'a donné le dernier coup, ç'a été d'apprendre par Gaucheraud lui-même que mon père les avait invités, lui et sa femme, à venir passer trois jours au Boquet. Félix s'était remis à sourire, en nous annonçant qu'il rentrait à Paris le lendemain.

Alors, je me suis sauvé, j'ai prétexté que j'avais formellement promis à mon père d'être de retour pour l'heure du déjeuner. J'étais déjà au bout de l'avenue, lorsque j'ai aperçu un monsieur dans un cabriolet. Ce devait être M. Neigeon.

Ma foi ! j'aime mieux l'avoir manqué encore. C'est dimanche que Gaucheraud et sa femme viennent s'installer au Boquet. Quelle corvée !